

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un monde si fragile...

André Vanasse

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1996). Un monde si fragile.... *Lettres québécoises*, (83), 5–6.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Un monde si fragile...

IL EST PARFOIS ÉTONNANT DE CONSTATER à quel point des événements majeurs ont peu d'impact sur la presse écrite et parlée. Comme je l'ai dit dans mon dernier éditorial, le spectaculaire s'inscrit toujours à la une alors que des drames, dont les conséquences, dans tel ou tel domaine, sont pourtant considérables, ne feront bien souvent l'objet que d'un petit entrefilet.

Les difficultés financières de la chaîne de librairies Renaud-Bray ont certes été rapportées dans la presse, mais on leur a accordé une place bien peu importante si l'on considère l'impact qu'elles ont eu sur l'industrie du livre — sixième en importance au Canada, faut-il le rappeler.

Cet échec commercial, dont le montant total dépasse les douze millions de dollars, a fait circuler un vent de panique dans le monde de l'édition. Il faut dire que c'est la première fois depuis la création du Conseil des Arts du Canada et du ministère des Affaires culturelles, dans les années soixante, qu'on assiste à un échec de cette ampleur. Bien sûr, on a vu de nombreuses petites maisons d'édition faire faillite, mais c'était pratiquement dans l'ordre des choses, sans conséquence d'un point de vue commercial puisque, en général, ces maisons étaient gérées de façon artisanale. Les sommes en cause étaient minimes ; les institutions prêteuses mettaient donc ces pertes dans la colonne des déficits avec d'autant moins de nervosité qu'elles avaient trouvé le moyen de se rembourser en ayant mis la main sur la maison familiale et sur l'auto qui avaient servi de caution. À vrai dire, la seule faillite importante à laquelle on ait assisté ces dernières années a été celle de la maison Leméac. Or, on se souviendra que, quand l'événement s'est produit, le ministre Marcel Masse était intervenu. En débloquent, à même son budget discrétionnaire, des crédits dont la gestion avait été confiée à l'UNEQ, il avait payé les arriérés aux auteurs. L'opération s'était somme toute terminée sans trop de casse.

Dans le cas de Renaud-Bray, il s'agit d'une affaire autrement plus considérable et dont les conséquences sont tragiques pour plusieurs. Pour les distributeurs d'abord, car les plus gros d'entre eux encaissent des pertes qui oscillent entre un demi-million et un million et demi de dollars, ce qui est énorme. Pour les banques ensuite — qui, soit dit en pas-

sant, ne sont jamais nos amis, mais les amis du profit —, qui dans ce cas perdent beaucoup de plumes... et même le chapeau qui vient avec.

Mon collègue Georges Laberge, un vieux routier de l'édition, me disait en juin dernier que l'échec commercial de Renaud-Bray avait eu de telles répercussions sur l'ensemble de l'industrie canadienne que toutes les banques s'étaient tacitement donné le mot et avaient décidé d'être prudentes dorénavant en ce qui concerne les prêts dans le secteur de l'édition. Il ajoutait :

L'affaire Renaud-Bray nous place tous en position de fragilité pour une période d'au moins cinq ans. C'est nous qui devons, d'une façon ou d'une autre, payer pour les déboires de Renaud-Bray.

Même son de cloche de la part de Pascal Assathiany, de la maison de distribution Dimédia, qui me confiait dès le début de la crise :

Les éditeurs qui croient qu'ils s'en tireront sans casse sont dans l'erreur. L'effet Renaud-Bray fera des vagues. Les éditeurs en ressentiront les secousses assez tôt.

Or, les prédictions de Pascal Assathiany se sont révélées très justes. Dès le mois de mai, les ventes ont commencé à baisser. Plusieurs affirment, depuis ce temps, que c'est la pire crise que nous ayons connue jusqu'à maintenant. Il est difficile de l'expliquer, d'autant plus que l'année littéraire 1995-1996 est une année faste. Elle ressemble un peu à celle de 1964, qui avait vu naître les Ducharme, Aquin, Blais. Je ne nommerai pas de noms pour ne pas me faire accuser de favoriser telle ou telle maison d'édition, mais ceux et celles qui ont suivi de près la production littéraire de cette année sont tous de cet avis. Or, si vous demandez aux éditeurs comment vont les affaires depuis l'annonce des difficultés de Renaud-Bray, ils vous diront qu'ils sont très déçus. Avec tel livre, dont ils croyaient pouvoir vendre aisément trois mille exemplaires, ils n'ont bien souvent atteint que la moitié de leur objectif, parfois moins.

Pourquoi en est-il ainsi ? Les libraires y sont pour beaucoup. Ils sont nerveux et se montrent extrêmement prudents. Ils réduisent leurs

stocks, se font chiches sur les placements d'office — les livres manquent donc assez vite — et tardent à faire les réassorts. Le monde du livre tourne au ralenti tout simplement parce que la panique a figé l'industrie et qu'on attend les fesses serrées la suite des événements.

Moi qui suis éditeur, directeur d'une revue et aussi écrivain, j'observe cette situation avec une infinie tristesse. Je trouve dommage que des auteurs pleins de talent, encensés par la critique, n'écoulent que la moitié des livres qu'ils auraient dû vendre tout simplement parce que le moment où l'éditeur a choisi de les publier correspond à une période de crise. Et chaque fois qu'une situation analogue se produit, je reste toujours sidéré de constater que la gloire d'un auteur tient souvent à des facteurs aussi peu littéraires. Je me dis à tout coup : « Tel auteur, encensé au moment de sa parution, serait-il demeuré inconnu s'il avait publié un an plus tôt ou un an plus tard ? » À cette question, je me sens quasi obligé de répondre oui. Et cela me donne des frissons, car ce constat me force à reconnaître que la valeur que l'on accorde à l'œuvre ne tient pas uniquement à la nature propre de cette œuvre et est plutôt liée à de multiples facteurs dont celui de la réception. L'opinion et l'institution sont d'une telle importance pour une œuvre qu'elles peuvent la jeter dans l'oubli ou l'inscrire au panthéon de nos œuvres littéraires.

Quand je porte ce jugement, je comprends le désarroi, pour ne pas dire la rage, de ceux et celles qui ont le sentiment d'être laissés-pour-compte tout simplement parce qu'ils ne font pas partie du jet set et qu'ils

n'ont pas leurs entrées dans le monde fermé de la critique. Ces auteurs-là sont persuadés que la partie se joue dans leur dos et qu'ils sont les dindons de la farce. Ont-ils raison ? J'espère que non, puisque, si c'était le cas, cela me disqualifierait en tant que critique. Cela dit, comment cacher mes doutes ? Je me dis que nous sommes trop souvent — et le fait d'être critiques ne nous met pas à l'abri du danger — les perroquets des idéologies dominantes et les chantres d'une mode toujours changeante...

Triste situation qui ne m'empêche pas de souhaiter que le marché du livre retombe sur ses pieds et reprenne le plus vite possible du poil de la bête. La littérature reste toujours, selon moi, une vitamine pour l'esprit.

Le directeur,

André Vanasse

LES LECTEURS NOUS ÉCRIVENT

L'ère de l'irrévérence

De ce temps-ci, c'est la mode de me lancer des flèches. Tirez-les, vos projectiles ! Je les attrape au vol et les mets dans mon carquois. Ça pourra toujours servir.

Je ne me suis pas encore présenté. Vous avez peut-être reconnu mon style. C'est vrai que je suis un peu baveux. André Vanasse, dans son dernier éditorial intitulé « L'ère de l'insignifiance », ne m'a pas non plus présenté, mais il parlait de moi. Comme je n'étais pas en accord avec lui, il m'a permis de répliquer. Vous savez, j'adore jouer au tennis.

Dernièrement, j'ai rapporté les paroles de quelqu'un dans un journal, et ce dernier les a désavouées dans ce même journal. Cette fois-ci, je ne prendrai pas de chance, je vais citer mon « détracteur » :

Or, ce livre [Felquiste sans mon consentement d'Alain Lanctôt], beaucoup d'éditeurs avaient refusé de le publier, non pas parce qu'ils ne voulaient pas porter atteinte à un collègue, mais tout simplement parce qu'il était impubliable. Leur jugement était clair : une écriture primaire pour un contenu infantile !

On croirait que les éditeurs forment un groupe monolithique dont les critères de sélection sont très stricts. Plus loin dans son texte, M. Vanasse se contredit : « Tel artiste de la télé publie-t-il un roman ou ses mémoires ? Les ventes de son livre atteignent des niveaux records. Une vraie manne pour l'éditeur. Le livre est-il bon ? En général, non. » À lire cet extrait, il semble que les critères de sélection ne sont plus si stricts.

M. Vanasse me reproche d'avoir publié de la merde. Je lui ai demandé s'il avait lu la version définitive et il a avoué qu'il s'était contenté de lire le manuscrit, manuscrit si moche qu'il jugeait impossible d'en faire un récit publiable. Le manuscrit d'Alain Lanctôt était effectivement dans un état lamentable quand je l'ai reçu, mais je suis un éditeur consciencieux (je l'étais beaucoup moins au début de ma carrière !) et le manuscrit est passé par des étapes de réécriture, de correction et de révision. Je crois que nous avons fait un travail respectable. Cela dit, je n'ai jamais cru que ce livre était un bijou littéraire. J'ai publié ce livre à cause de son intérêt sur le plan historique et parce qu'il avait un potentiel médiatique. J'ai publié d'autres livres, dont les critiques littéraires ont dit du bien, mais ils ne se sont pas vendus. Alors, il faut bien vivre.

M. Vanasse monte sur ses grands chevaux parce que *La Presse* publiait à la une de son édition du samedi 9 mars dernier une entrevue avec Alain Lanctôt. Il déplore qu'on ne fasse pas la même chose avec les grands écrivains. « J'ai honte pour mes collègues écrivains injustement ignorés au profit d'insipides scribouilleurs. » Je crois que M. Vanasse mélange les pommes et les oranges. Les grands écrivains font la une des revues littéraires, et les nouvelles spectaculaires font la une des journaux. C'est peut-être malheureux, mais c'est comme ça. J'avais entre les mains un livre qui avait un certain potentiel médiatique et j'ai réussi à faire la une. On pourrait féliciter Les Intouchables pour l'efficacité de leurs relations publiques. Mais peut-être y a-t-il quelque part un peu de jalousie.

Michel Brûlé